

## Question 5 – Qu'est-ce qu'une personne ?

Séquence 2 - Philosophie de l'esprit / Chapitre 3 : Le sujet, la conscience, la matière et l'esprit, la liberté, l'inconscient

### PLAN

#### Introduction

(a) Cas problématiques

#### I – Être une personne, c'est avoir une conscience

- A. Être un sujet
- B. Être capable de faire des choix
- C. Avoir un statut moral
- D. Avoir une identité

#### II – Qu'est-ce que le Moi ?

- A. De la difficulté à saisir ce qu'est le Moi
  - 1/ Autrui peut-il saisir qui je suis ?
  - 2/ Puis-je saisir qui je suis ?
- B. Le Moi est-il une fiction ?
  - 1/ Le Moi comme fiction (Nietzsche)
  - 2/ Se délivrer de l'intériorité (Sartre)

#### Introduction

(a) Cas problématiques

Pour chacun des cas suivants, justifiez votre réponse. Pourquoi pourrait-on penser autrement ? En définitive, qu'est-ce qu'une personne ?	1°) Un embryon est-il une personne ? ; 2°) Un robot est-il une personne ? ; 3°) Peut-il y avoir plusieurs personnes dans un même corps ? ; 4°) Êtes-vous encore la même personne que lorsque vous aviez 3 ans ? ; 5°) Imaginons qu'on transplante votre cerveau dans un corps. Au réveil, après l'opération, la personne qui se réveille, est-ce vous ?
---	---

#### I – Être une personne, c'est avoir une conscience

A. Être un sujet

1ère distinction conceptuelle	Être un sujet, avoir une intériorité	être un objet, une chose extérieure
2e distinction conceptuelle	Ressentir penser ; le vécu	la réflexion ; la conscience immédiate la conscience réfléchie

B. Être capable de faire des choix

Idée générale	Bergson : « conscience est synonyme de choix » ( <i>L'Énergie spirituelle</i> , I. « La conscience et la vie »)
1er argument	Pour être capable de faire des choix, il faut être capable de se remémorer le passé et d'anticiper l'avenir.
2e argument	Dans l'évolution, c'est avec le règne animal qu'apparaissent des êtres qui doivent faire des choix, notamment de déplacement dans leur environnement, ce qui suppose une capacité de se représenter le monde extérieur.
3e argument	Lorsqu'un geste n'est pas encore un automatisme, nous avons besoin de contrôler attentivement ce que nous faisons. Dès qu'un comportement est automatique, « la conscience s'en retire ».
4e argument	Les moments de prise de conscience les plus vifs sont les moments de crise intérieure, où nous avons un choix important à faire.

C. Avoir un statut moral

1ère source du statut moral d'un individu	La capacité à ressentir, et notamment la capacité à ressentir de la souffrance. (Cf. la place de la souffrance dans l'utilitarisme de Bentham)
2e source du statut moral d'un individu	La capacité à faire des choix, l'autonomie. (Cf. l'idée de dignité dans la morale kantienne)

D. Avoir une identité

L'identité subjective	L'identité sociale
Ce qui fait qu'une personne est la même, du point de vue interne, semble être sa capacité à se former une représentation d'elle-même, notamment à travers ses souvenirs, sa mémoire. Cette représentation de soi-même consiste en la mise en forme de son propre vécu, de ses propres expériences, sous la forme d'un récit de soi, de sorte qu'on peut parler ici d'identité narrative (Ricœur) : « À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative [...] peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. » ( <i>Temps et Récit</i> , t.III, p.433)	L'identité d'un individu semble en partie constituée par sa place dans la société (dans les sociétés modernes, le travail est devenu un vecteur central de l'identité des individus, tandis que l'identité du héros homérique repose sur sa généalogie et ses exploits). Le regard d'autrui sur soi est ainsi un élément crucial de la conscience de soi de la personne. Peut-on vraiment se considérer soi-même comme une personne si on n'est pas considéré par les autres comme une personne ? Cette identité sociale peut toutefois devenir un carcan qui enferme l'individu dans une identité qu'on lui attribue (cf. l'effet Pygmalion, l'histoire de Jean Valjean dans <i>Les Misérables</i> de Victor Hugo).

## II – Qu'est-ce que le Moi ?

### A. De la difficulté à saisir ce qu'est le Moi

#### 1/ Autrui peut-il saisir qui je suis ?

<i>La comédie humaine</i>	<i>La relation amoureuse</i>
Dans nos rapports avec les autres, nous jouons le plus souvent un personnage, nous portons le masque du rôle social dans lequel le rapport avec autrui nous place (le mot "personne" vient d'ailleurs du latin <i>persona</i> qui désigne le masque que portait l'acteur de théâtre).	Ne peut-on pas trouver dans l'amour un lien avec le Moi profond d'une personne ? La personne qui m'aime n'est-elle pas celle qui me connaît le plus (jusqu'à me connaître mieux que moi-même) ? Pascal nous invite à remettre en question cette apparente capacité de l'amour à nous donner accès au Moi profond d'un individu : au fond « on n'aime [...] jamais personne, mais seulement des qualités » ( <i>Pensées</i> , L.688, B.323).

#### 2/ Puis-je saisir qui je suis ?

<i>Critique de l'idée d'un moi substantiel par Hume</i>	« Pour ma part, quand je pénètre au plus intime de ce que j'appelle moi, je tombe toujours sur telle ou telle perception particulière, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. À aucun moment je ne puis me saisir moi sans saisir une perception, ni ne puis observer autre chose que la dite perception. [...] [J']ose affirmer du reste des hommes qu'ils ne sont rien d'autre qu'un faisceau ou une collection de différentes perceptions qui se succèdent les unes les autres avec une inconcevable rapidité et qui sont dans un perpétuel flux et mouvement. [...] L'esprit est une sorte de théâtre où diverses perceptions font successivement leur apparition ; elles passent, repassent, se perdent, et se mêlent en une variété infinie de positions et de situations. [...] La comparaison avec le théâtre ne doit pas nous égarer. Les perceptions successives sont seules à constituer l'esprit ; et nous n'avons pas la moindre notion du lieu où ces scènes sont représentées ni des matériaux dont il est constitué. » ( <i>Traité de la nature humaine</i> , I, IV, VI)
---	---

### B. Le Moi est-il une fiction ?

#### 1/ Le Moi comme fiction (Nietzsche)

<i>Critique de l'idée d'un moi substantiel par Nietzsche</i>	« Pour ce qui est de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait que ces esprits superstitieux ne reconnaissent pas volontiers à savoir qu'une pensée se présente quand « elle » veut, et non pas quand « je » veux ; de sorte que c'est falsifier la réalité que de dire : le sujet « je » est la condition du prédicat « pense ». Quelque chose pense, mais que ce quelque chose soit justement l'antique et fameux « je », voilà, pour nous exprimer avec modération, une simple hypothèse, une assertion, et en tout cas pas une « certitude immédiate ». En définitive, ce « quelque chose pense » affirme déjà trop ; ce « quelque chose » contient déjà une interprétation du processus et n'appartient pas au processus lui-même. En cette matière, nous raisonnons d'après la routine grammaticale : « Penser est une action, toute action suppose un sujet qui l'accomplit, par conséquent... » C'est en se conformant à peu près au même schéma que l'atomisme ancien s'efforça de rattacher à l'« énergie » qui agit une particule de matière qu'elle tenait pour son siège et son origine, l'atome. Des esprits plus rigoureux nous ont enfin appris à nous passer de ce reliquat de matière, et peut-être un jour les logiciens s'habitueront-ils eux aussi à se passer de ce « quelque chose », auquel s'est réduit le respectable « je » du passé. » ( <i>Par delà bien et mal</i> , I, 17)
--	--

#### 2/ Se délivrer de l'intériorité (Sartre)

<i>« L'existence précède l'essence »</i>	« Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme par exemple un livre ou un coupe-papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept ; il s'est référé au concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette. Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence – c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir – précède l'existence ; et ainsi la présence, en face de moi, de tel coupe-papier ou de tel livre est déterminée. Nous avons donc là une vision technique du monde, dans laquelle on peut dire que la production précède l'existence. [...] L'existentialisme athée, que je représente [...] déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme [...]. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. [...] Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. » ( <i>L'existentialisme est un humanisme</i> )
<i>La mauvaise foi</i>	« Considérons ce garçon de café. [...] [Il] vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate [...]. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes [...]. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. [...] Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier, du tailleur, du commissaire priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, qu'un commissaire priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier, comme le soldat au garde-à-vous se fait chose-soldat [...]. Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'éclate tout à coup sa condition. » ( <i>L'Être et le Néant</i> )
<i>La conscience comme intentionnalité</i>	« Connaître, c'est « s'éclater vers », s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer, là-bas, par delà soi, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre [...]. Du même coup, la conscience s'est purifiée, elle est claire comme un grand vent, il n'y a plus rien en elle sauf un mouvement pour se fuir, un glissement hors de soi ; si, par impossible, vous entriez « dans » une conscience, vous seriez saisi par un tourbillon et rejeté au-dehors, près de l'arbre, en pleine poussière, car la conscience n'a pas de « dedans », elle n'est rien que le dehors d'elle-même et c'est cette fuite absolue, ce refus d'être substance qui la constitue comme une conscience. Imaginez à présent une suite liée d'éclatements qui nous arrachent à nous-mêmes, qui ne laissent même pas à un « nous-mêmes » le loisir de se former derrière eux, mais qui nous jettent au contraire au-delà d'eux, dans la poussière sèche du monde, sur la terre rude, parmi les choses ; imaginez que nous sommes ainsi rejetés, délaissés par notre nature même dans un monde indifférent, hostile et rétif, vous aurez saisi le sens profond de la découverte que Husserl exprime dans cette fameuse phrase : « Toute conscience est conscience de quelque chose. » Il n'en faut pas plus pour mettre un terme à la philosophie douillette de l'immanence, où tout se fait par compromis, échanges protoplasmiques, par une tiède chimie cellulaire. La philosophie de la transcendance nous jette sur la grand-route, au milieu des menaces, sous une aveuglante lumière. Être, dit Heidegger, c'est être-dans-le-monde. Comprenez cet « être-dans » au sens de mouvement. Être, c'est éclater dans le monde, c'est partir d'un néant de monde et de conscience pour soudain s'éclater-conscience-dans-le-monde. [...] Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi, Husserl la nomme « intentionnalité ». [...] Nous voilà délivrés de Proust. Délivrés en même temps de la « vie intérieure » ; en vain chercherions-nous, comme Amiel, comme un enfant qui s'embrasse l'épaule, les caresses, les dorlotements de notre intimité, puisque finalement tout est dehors, tout, jusqu'à nous-mêmes : dehors, dans le monde, parmi les autres. Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrons : c'est sur la route, dans la ville au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes. » ( <i>Situations I</i> , janvier 1939 : « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité »)